

La situation s'aggrave.

De toutes les plaies qui affligent le corps social dans les temps modernes, en Amérique autant qu'en Europe, la grève est assurément la plus dangereuse, la plus envahissante. Elle forme souvent des nuées profondes qui sont presque incurables. C'est surtout dans les démocraties qu'elle sévit et fait de terribles ravages. Elle y est entretenue par l'impunité, par la faiblesse des autorités envers ceux qui contribuent à la propager. Non pas qu'elles soient toujours soupçonnables et méritent une sévère répression; elles sont, au contraire, souvent justifiées par les abus que les patrons font de leurs capitaux et par la parcimonie qu'ils apportent dans la rétribution du travail; mais l'expédition qu'elles emploient pour obtenir justice frappe souvent à faux; il réussit plutôt à aggraver le mal qu'à le guérir, et au lieu de mettre un terme à la misère, il ne fait que l'empirer, en même temps qu'il redouble l'irritation dans les esprits.

Par suite des réformes qui se sont opérées dans les institutions politiques, la classe travailleuse est devenue une grande puissance. C'est elle qui fait les élections, qui dispense ou est censée dispenser les emplois et l'on serait mal venu à s'en plaindre, car elle ne fait en cela qu'exercer un droit incontestable et on la sait, du reste, foncièrement droit et honnête.

Malheureusement, ce pouvoir qui lui appartient sans conteste, elle ne l'exerce guère qu'en apparence. Comme toutes les puissances de ce bas monde, elle a, elle aussi, ses courtisans, qui la flattent, qui l'exaltent pour capter ses faveurs. Dans la lutte qu'elle soutient contre le capital, elle a pris naturellement pour appuis ceux qui défendent ses droits, et ils le font avec une persistance, une opiniâtreté qui ne leur font pas toujours honneur.

Ce sont, la plupart, des ambitieux qui, faisant plus ou moins partie de la classe ouvrière, veulent en sortir pour s'élever dans les hautes régions de la politique. Leur intérêt les porte à prolonger autant que possible une lutte qui ne peut que grandir leur importance aux yeux des populations.

Il en est à peu près de même dans le camp opposé. On aurait tort de confondre la classe des grands industriels, des grands capitalistes, qui est très honorable, avec le Trust qui n'en est que la partie la plus ambitieuse, la plus vorace.

Ce n'est pas entre les patrons et les employés qu'est engagée la véritable bataille, mais entre ces deux minorités violentes — les chefs ou leaders des ouvriers d'un côté et la combinaison de certains capitalistes et de certains exploités, décorés du titre de Trust; et c'est là précisément ce qui rend si opiniâtre et si durable. Ce n'est pas un arrangement honnête et loyal que l'on cherche à droite comme à gauche, c'est une victoire qui soit méconnue pour l'adversaire.

Dans de pareilles conditions, il semble presque impossible de rétablir l'harmonie. Mais on a compté jusqu'ici sur l'esprit pacifique et sur la longanimité des grévistes. "Patience et longueur de temps font plus que force et que courage", répétait-on avec le fabuliste. Il n'en a rien été.

Les grévistes appauvris, ayant épuisé leurs ressources et n'entrevoiant aucune amélioration dans leur situation, se sont impatientés, exaspérés et livrés à des excès condamnables. Les autorités ont dû recourir à la force armée, aux milices d'Etat d'abord, à l'armée des Etats-Unis ensuite. Les grévistes ont résisté; ils ont injurié, insulté, attaqué les soldats de l'Union, de telle sorte que le chef de l'armée s'est vu réduit à l'obligation d'ordonner aux défenseurs de l'ordre de tirer sur les assaillants, s'ils renouvelaient leurs criminelles tentatives.

Telle est la situation dans la riche région de l'anthracite, à la fin de l'année la plus prospère de notre histoire. Convenons qu'elle n'est pas encourageante et qu'elle est la condamnation du système poursuivi jusqu'ici à l'égard des grèves.

Quand donc voudra-t-on bien comprendre que, entre deux adversaires d'égal force et d'égal opiniâtreté, l'intervention d'un tiers impartial est d'une nécessité absolue et que là, et là seulement, se trouve la solution du terrible problème qui agite l'humanité.

LA FERME

AUX ETATS-UNIS.

A l'heure qu'il est, à la fin d'une année qui a été d'une merveilleuse prospérité, à la fin surtout d'un siècle où se sont opérés tant de prodiges dans toute la sphère de l'activité humaine, il est bon de jeter un coup d'œil rapide sur le passé et de mesurer, aussi exactement que possible, le chemin parcouru par l'Union et de se rendre compte des progrès accomplis durant ces cent dernières années.

Nous l'avons fait bien souvent tout récemment au point de vue des industries manufacturières, et les statistiques nous ont fourni des chiffres presque fabuleux.

C'est maintenant le tour de l'industrie agricole et de la ferme, qui sont les deux véritables fondements de la richesse publique, et ici les économistes constatent des progrès plus considérables encore.

Ce n'est guère qu'à partir de 1850 que les travaux statistiques sur l'agriculture se sont poursuivis d'une façon régulière dans les bureaux de Washington. A cette époque, le nombre des fermes était de 1,449,073. C'était déjà un chiffre très respectable, même étant donné l'immense étendue du territoire de l'Union. Il a prodigieusement grossi depuis lors; il s'est élevé en 1900 à 5,739,657; il a presque quintuplé.

Quant à la valeur de toutes ces fermes et de leurs produits, elle a haussé, dans le même espace de temps de quatre milliards de dollars à plus de vingt milliards. Même progression en ce qui concerne les animaux de ferme. Leur valeur s'est élevée de \$544,000,000, en 1850, à \$2,981,000,000 en 1900.

On a beau fouiller le passé de toutes les nations, anciennes et modernes, on ne trouvera nulle part un pareil exemple du développement de la richesse publique, surtout au point de vue agricole. Là, il faut le dire, est le secret de la merveilleuse expansion des industries manufacturières et commerciales dans l'Union.

Ce sont les richesses provenant de la ferme qui ont permis au spéculateur, au fabricant, au travailleur de se lancer avec tant d'ardeur et tant d'assurance dans l'ardente manufacture et d'y faire de si magnifiques conquêtes. Rendons à l'agriculture la justice qui lui est due; mais conservons avec soin la première place à la ferme qui est la source principale de toute richesse et que l'on a appelée justement la mamelle de l'Etat.

La Catastrophe DE LA MARTINIQUE

Un Réolt de l'Eruption

On lira avec intérêt le récit de l'éruption du Mont Pelé fait d'après l'un des survivants de la catastrophe:

Léon Compère exerçait la profession de cordonnier et vivait sur les boulevards, dans la banlieue de Saint-Pierre. Il demeurait dans la même maison que la famille de Lavau, qu'il vit mourir devant ses yeux. Le phénomène lui échappé presque entièrement. Sa maison, adossée au mur de la rue, était abritée par ce dernier, qui lui barrait l'horizon au Nord, dans la direction du volcan. Et pourtant il assista, sur le seuil de sa porte, à la production d'un cyclone épouvantable qui, dans l'espace de moins d'une minute, déracina des mangiers séculaires dont l'ombre protectrice recouvrait toute sa cour. Il se sentit immédiatement brûlé en moins de temps qu'il ne faut pour le dire; il alla se blottir sous une table; mais le toit de son logis prenant feu, celui-ci ne lui sembla plus un abri assez sûr.

C'est alors que, sortant au dehors, il put distinguer, à travers l'obscurité qui s'était faite impénétrable pendant deux ou trois minutes, et qui commençait à se dissiper, M. Victor de Lavau, greffier de la justice de paix, et son ami M. Flavia, employé des contributions, étendus par terre, les vêtements brûlés, noirs au point d'être méconnaissables. Rentrant dans la chambre de M. de Lavau père, son voisin, il le trouva étendu sur un lit, la face en bas, le corps gonflé, semblable à quelqu'un qui aurait été asphyxié.

Fou de douleur, les parties découvertes de son corps hideusement brûlées, il revint dans sa chambre où il trouva deux jeunes demoiselles de Lavau. L'une d'elles avait encore le souffle et gémissait lamentablement. Ce ne fut bientôt plus qu'un cadavre.

Resté seul de tous les bêtes de la maison, il abandonna sans flamme qui en léchaient déjà toute la toiture. Au dehors, l'obscurité était totale sur la portion de la ville qui pouvait être découverte de l'endroit où il était. Des bruits formidables se répétaient au milieu de ce trou de l'enfer, et, c'est seulement une heure environ après l'incroyable événement, au moment où il allait s'éloigner pour toujours de sa demeure, qu'il vit s'élever des flammes géantes de l'immense brasier que présentait alors Saint-Pierre. Bien qu'il eût ses pieds, il gravit péniblement le calvaire que fut pour lui le mont Abel. Le cendre, qui s'étendait à perte de vue sur les environs de la ville embrasée et leur donnait une vague res-

ssemblance avec la nier, lui brûlait horriblement la plante des pieds, cependant protégée par la bennole des souliers.

La montée fut dure. Lorsqu'il parvint enfin au sommet du mont, des habitants du Fonds-Saint-Denis, attirés par les bruits insolites et les choses extraordinaires qu'ils avaient perçues, l'honneur précédente, regardant, terrifié, le spectacle fait d'horreur et de mystère s'offrait à leur vue. Rousseil par eux, M. Léon Compère put gagner le Fonds-Saint-Denis, d'où il fut envoyé à l'Asphosie du chef-lieu où devaient lui être prodigués les soins les plus dévoués et les plus attentifs.

Deux faits méritent surtout d'être retenus de la narration de M. Compère, car ils intéressent la science: tout d'abord la catastrophe a été précédée d'un vent exceptionnellement violent qui s'est localisé dans les seuls parages de Saint-Pierre; ensuite, il déclare n'avoir senti aucune odeur délétère; seule, la température anormale a dû déterminer l'incendie des maisons et la mort des êtres vivants. Sans vouloir généraliser cette conclusion, nous penchons à croire que la chaleur joue, en effet, un rôle considérable dans la destruction des personnes et des choses.

EDOUARD VII ET LES GÉNÉRAUX BOERS.

L'entrevue fut courtoise et brève: la conversation demeura dans les limites d'une aimable banalité. Aucune allusion à la politique; et si, à certain moment, l'on rappela discrètement le passé tragique, ce fut pour le Roi l'occasion de féliciter les glorieux adversaires de son armée, sur leur courage et sur leur humanité.

Il convenait, en effet, que ce témoignage d'admiration et de reconnaissance vint couronner les bruyantes acclamations qui accueillirent depuis leur arrivée les chefs boers, et nul mieux qu'Edouard VII n'était désigné pour traduire les sentiments de son peuple; nul n'était plus capable de trouver la formule pleine de tact, de cœur et de dignité qui les exprimait.

Quant aux généraux sud-africains, il importe de constater qu'ils ont admirablement su indiquer, tant par leur refus d'assister à la revue navale que par leur empressement à se prêter à l'entrevue royale, l'attitude qu'ils désiraient observer, — attitude que l'on ne saurait qu'approuver, et dont il importe hautement de se féliciter.

En déclinant, en effet, la première invitation, ils ont montré qu'ils ne savaient oublier le deuil national de leur pays, vaincu et soumis; en acceptant la seconde, ils ont obéi au sentiment de haute déférence que l'on doit au chef d'une grande nation.

Ce sont là, direz-vous, des nuances qui ne sont que subtiles... elles ont pourtant ici, leur importance: elles ont également une incontestable portée et les Anglais sont les premiers à en saisir toute la signification.

Ajoutons que Botha, Delarey et De Wet se sont embarqués il y a quelques jours pour Rotterdam.

Ils vont voir MM. Kruger et Steijn. Leur intention est de rentrer bientôt à Londres pour y régler des affaires; mais ils n'ont pas encore de programme fixé.

Buvez la "Sparkling Abita Water", 81,60 la douzaine de bouteille livrées à domicile.

ATTENTAT CONTRE DEUX EMPEREURS.

Des dépêches récentes de Russie, reçues par le "Magyar Orszeg", de Budapest, ont annoncé qu'une audacieuse tentative d'assassinat avait été dirigée contre Nicolas II et Guillaume II pendant que les deux Empereurs se trouvaient à Revel.

Un soir, parait-il, les souverains dînèrent ensemble, à bord du "Hohenzollern", quand une chaloupe à vapeur, contenant cinq personnes vint se ranger le long du bord.

Le petit bâtiment ressemblait exactement à la chaloupe d'un navire de guerre russe. Un des passagers portait l'uniforme de lieutenant, les quatre autres portaient celui des matelots de la marine du Czar.

En réalité, tous les cinq étaient des anarchistes russes décidés à commettre un audacieux attentat. Celui qui était habillé en lieutenant monta à bord du "Hohenzollern" et informa l'officier de quart qu'il appartenait au yacht impérial russe "Standart" et qu'il apportait au Czar des dépêches urgentes. Comme le cas était très grave, il demandait à être admis auprès du Czar sans cérémonie et sans retard.

Mais, par une heureuse chance le commandant du "Standart", qui se trouvait sur le "Hohenzollern", apparut en ce moment et fut avisé qu'un de ses officiers voulait absolument voir le Czar. Naturellement, il reconnut immédiatement un étranger, et, soupçonnant un mauvais coup, il demanda des explications catégoriques à l'intrus.

Celui-ci, s'apercevant qu'il allait être déconvoit, tira un revolver et, menaçant ceux qui l'entouraient, il chercha à couvrir sa retraite et gagner l'embarcation qui l'avait amené; mais il fut entouré, désarmé et ligotté.

Pendant le tumulte, les quatre complices s'enfuyaient à toute vapeur. On fit jouer les projecteurs électriques dans toutes les directions, tandis que pendant toute la nuit des chaloupes explorèrent la mer, mais on ne découvrit rien.

Ultimeusement, l'homme qui avait été arrêté, avoua que son intention était de tuer simultanément les deux Empereurs. Il est certain qu'une trahison a été commise dans l'entourage immédiat des souverains; autrement les assassins auraient ignoré à quel moment ceux-ci devaient se trouver ensemble.

L'âge des œufs.

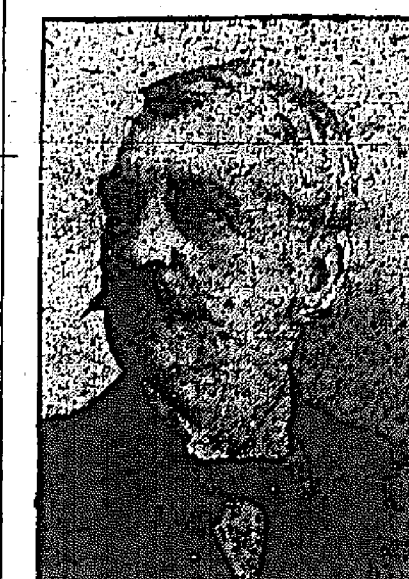
Le procédé du mirage est le plus couramment employé pour savoir si un œuf est frais ou non. Mais voici une nouvelle méthode, basée sur une donnée toute scientifique, et qui vient d'être recommandée par la Société d'aviculture de Saxe.

Quand on plonge un œuf dans l'eau, il a une tendance croissante à se relever à mesure qu'il est plus vieux. Ce phénomène est dû à l'augmentation de l'espace vide qui existe intérieurement vers le gros bout, par suite de l'évaporation des substances aqueuses du blanc. De sorte que chaque œuf prendra une position différente, selon cette augmentation correspondant à son âge, et que son grand axe fera un angle plus ou moins incliné sur l'horizon.

Les œufs frais demeurent horizontaux; un œuf de 3 à 5 jours fait avec l'horizon un angle de 20 deg; quand il a 8 jours, cet angle passe à 45 deg; puis à 60 deg. au bout 14 jours, et à 75 deg. pour un œuf de trois semaines. Un œuf de plus d'un mois reste vertical; quand il est plus vieux encore, il flotte.

On peut constater pour cette vérification un réceptacle en verre, sur une face duquel sont inscrites des divisions graduées correspondant aux diverses inclinaisons; une simple lecture donne alors immédiatement, à un jour près, l'âge de l'œuf essayé.

OPERA FRANÇAIS.



EDMOND MASSON.

M. Charley, directeur de notre Opéra français, aura la saison prochaine pour secrétaire-administrateur, comme durant toutes les saisons qu'il a dirigées ici, d'ailleurs, M. Edmond Masson, dont les habitants de la salle de la rue Bourbon ont conservé un très aimable souvenir.

Voici quelques notes que M. Giffroy, agent de M. Charley pour la publicité, nous communique au sujet de M. Masson:

"A suivi son chef partout dans ses entreprises théâtrales: Marseille, Buenos Ayres, Liège, Mexico, San Francisco, Chicago, etc. Etait ici durant les saisons 1896-97-1898-99-1899-1900. Administrateur enthousiaste de la Nouvelle-Orléans, de son climat et de sa population il passa l'été de 1893 parmi nous, alternant entre la ville et l'autre bord du lac. "Etait à Chaux-de-Fonds (Suisse) pour récupérer sa santé, — ébranlée par les voyages et les travaux ardues d'administration, dont les non-initiés ne peuvent se rendre compte de l'importance, — lorsque la nouvelle de la nomination de M. Charley, comme directeur de la saison prochaine de l'Opéra Français, lui a été communiquée. L'espoir de revoir la Nouvelle-Orléans l'a pour ainsi dire remis sur ses pieds, et déjà il compte les semaines qui le séparent de nos braves amis qu'il a laissés ici. D'une affabilité et d'une urbanité parfaites, il a su se faire hautement apprécier par le public, et quant au personnel de la maison qu'il a confié de dire qu'il l'appelle le père Masson, ce qui prouve l'estime qu'on lui porte.

Savoir choisir un personnel artistique aussi bien que d'administration paraît être le secret de succès que M. Charley ne cesse d'obtenir.

Orpheum Athletic Park.

La compagnie d'Opéra Olympia vient de commencer, dimanche, sa dernière semaine d'engagement. A cette occasion, elle va nous représenter les meilleures pièces de son répertoire. "Rococo" était jusqu'ici le premier sur la liste et a été joué deux fois de suite.

Ce soir nous aurons "Olivette"; demain, mercredi, "Said Pascha"; vendredi, "La Mascotte"; et samedi, pour la clôture définitive, "Nell Gwynne".

THÉÂTRE ORESCENT.

"Herrman".

Dimanche soir le Crescent s'est paré, remis à neuf et plus brillant que jamais, a ouvert ses portes. C'est Herrmann, le grand Herrmann, le magicien par excellence, le digne rejeton d'une illustre famille de prestidigitateurs, qui a eu l'honneur et fait les frais de cette réouverture luxueuse. La richesse de ressources Herrmann en fait de force d'admirable et de passe-passe est inimaginable.

Citons en outre la scène véritablement éblouissante de la Princesse Mahomède, que nous voyons au milieu d'un flot de lumières, se lever lentement dans l'espace, et que nous pouvons dire comme s'opère ce prodige.

D'ouï peut-il tirer les cent objets les plus météorologiques fait sortir à volonté d'un coffre petite dimension? nous n'en rions pas s'il nous fallait expliquer à tous les merveilleux que il nous a fait assister de soir. Il est aidé, cette année, par son épouse par un honneur. Bompky, qui est joue la comédie d'intelligence. C. Geolmans, directeur, qui a été nommé directeur de la saison prochaine de l'Opéra Français, aura la saison prochaine pour secrétaire-administrateur, comme durant toutes les saisons qu'il a dirigées ici, d'ailleurs, M. Edmond Masson, dont les habitants de la salle de la rue Bourbon ont conservé un très aimable souvenir.

Voici quelques notes que M. Giffroy, agent de M. Charley pour la publicité, nous communique au sujet de M. Masson:

"A suivi son chef partout dans ses entreprises théâtrales: Marseille, Buenos Ayres, Liège, Mexico, San Francisco, Chicago, etc. Etait ici durant les saisons 1896-97-1898-99-1899-1900. Administrateur enthousiaste de la Nouvelle-Orléans, de son climat et de sa population il passa l'été de 1893 parmi nous, alternant entre la ville et l'autre bord du lac. "Etait à Chaux-de-Fonds (Suisse) pour récupérer sa santé, — ébranlée par les voyages et les travaux ardues d'administration, dont les non-initiés ne peuvent se rendre compte de l'importance, — lorsque la nouvelle de la nomination de M. Charley, comme directeur de la saison prochaine de l'Opéra Français, lui a été communiquée. L'espoir de revoir la Nouvelle-Orléans l'a pour ainsi dire remis sur ses pieds, et déjà il compte les semaines qui le séparent de nos braves amis qu'il a laissés ici. D'une affabilité et d'une urbanité parfaites, il a su se faire hautement apprécier par le public, et quant au personnel de la maison qu'il a confié de dire qu'il l'appelle le père Masson, ce qui prouve l'estime qu'on lui porte.

Savoir choisir un personnel artistique aussi bien que d'administration paraît être le secret de succès que M. Charley ne cesse d'obtenir.

MOT POUR

Les chiffres ne sont pas toujours aussi exacts qu'on le croit. C'est ainsi qu'on a dit récemment que le nombre des habitants de la Nouvelle-Orléans était de 150,000. C'est une erreur. Le chiffre exact est de 175,000. C'est un fait qui prouve l'importance de la ville de la Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GRÉVILLE.

XX

De temps en temps, brusque comme un éclair, un jet de flamme électrique illuminait la mer noire et disparaissait comme

s'il s'était enfui dans les profondeurs de l'Océan.

Enfin un bouquet colossal jaillit du yacht, qui sembla sauter dans un embrasement inouï, au milieu des coups de canon, du fracas des bombes, des cris d'admiration, de tout le tumulte que peuvent faire cinq cents personnes transportées hors d'elles-mêmes.

Puis, tout à coup, la nuit tomba paisible et muette; on ne vit plus que les vagues phosphorescentes qui venaient à coups réguliers battre les roches impassibles.

L'émotion que procurent les très belles choses, qu'elles sortent des mains de l'homme ou qu'elles soient un présent de la nature, n'était pas encore calmée, lorsque le maître des cérémonies groupa les invités, et, mettant dans la main de chacun une large torche de cire blanche, les dirigea par couples vers le perron où Hester Lavau, vêtue de velours noir brodé d'acier bleuté, comme les ailes du corbeau qui portaient ses armoiries, les attendait assise dans un grand fauteuil ancien. Depuis son malheur, personne de son rang ne l'avait vue debout.

Ils défilèrent devant elle, le saluant, aux sons retentissants de la Marche aux Flambeaux.

Sous ces arômes lumineux, dans ce velours noir qui augmentait la pâleur de son teint, elle semblait avoir recouvré sa beau-

té d'autrefois; un sourire légèrement ironique relevait le coin de sa lèvre.

Comme hôteesse, elle jouissait délicieusement du succès de cette fête unique, tout à fait inédite, et comme femme elle songait à Zite qui allait fuir, dans la nuit, pareille à une héroïne de roman.

Le vieux saug de pirates que Hester Raven avait dans les veines se réjouissait autant du bruit du canon que de l'enlèvement de la blanche mariée.

Celle-ci passa à son tour; d'Albremont lui tenant la main; tous deux s'inclinèrent, mais Zite n'osa lever les yeux sur l'arbitre inconscient de sa destinée.

— Le temps fait! Tout fait! leur dit Hester en les saluant d'un signe de tête qui remplaçait chez elle la poignée de main trop vulgaire.

Ils entrèrent, suivant les couples; de valets de pied les débarrassèrent de leurs torches, comme les autres. Mais au lieu de pénétrer dans les salons où tournoyaient déjà les danseurs aux sons d'une valse viennoise, ils se rendirent dans le hall désert.

Zite rabattit sur ses yeux le voile de dentelle de Mme Bruce et d'Albremont enfila les manchettes d'un pardessus que lui présentait un domestique prévenu d'avance. Ils franchirent quelques marches et montèrent dans un coupé attelé de deux bons

chevaux qui partaient grand train.

— Un manteau sombre, mon bel ange, sur toute votre blancheur, dit Victorien, entourant Zite d'une étoffe fondue.

XXI LE MARIAGE

Ils furent à la station avant d'avoir pu se reconnaître; on eût dit que le train les attendait.

Un instant très court, et Zite se trouva debout près de son fiancé dans le grand wagon Pullmann désert.

Une sonnerie de cloche résonna; lentement, sans secousse, le train glissa sur les rails.

Alors un monsieur cravaté de blanc, vêtu d'une interminable redingote, sortit d'un coin obscur.

Le nègre de service retira la tête qu'il avait avancée; deux hommes correctement mis entrèrent discrètement et restèrent à quelques pas de distance.

L'homme à la longue redingote se tint debout devant les jeunes gens. Zite écarotée dans un fauteuil, ne voyait rien, n'entendait rien. D'Albremont toucha doucement sa main gantée, elle tressaillit et se dressa. L'heure irrévocable était venue.

Le clergymen avait tiré une bible de sa poche; il s'approcha des voyageurs; les employés blancs vinrent plus près: le nè-

gre, la tête passée dans l'embrasure de la porte du fond, regardait le groupe avec des yeux pétillants de curiosité.

Le train n'allait pas très vite; cependant Zite avait peine à se tenir debout, d'Albremont voulut la soutenir en passant son bras autour de sa taille.

Elle recula et regarda au dehors. Ils glissaient le long de la mer, et le Nid de Corbeau illuminé du haut en bas, brillait à travers les larges glaces, sur l'autre rive.

— Vous, Victorien d'Albremont, et vous, Zite Debrode, désirez-vous être unis par les liens du mariage? demanda le clergymen.

— Oui, répondit d'Albremont. Le clergymen regardait Zite avec insistance. D'ordinaire, en de pareils mariages, les jeunes filles apportent plus d'empressement.

— Oui, dit-elle, d'un ton désespéré, en détournant les yeux. Le pasteur prononça les paroles rituelles: "Pour la santé et la maladie, la richesse et la pau-

reté, jusqu'à ce que la mort vous sépare..."

Ils échangèrent leurs anneaux; celui de Zite roula sur le tapis, tant la main était peu sûre; le nègre se précipita à genoux et la chercha sous les fauteuils: il le trouva enfin et le remit à Victorien, qui le passa au doigt de sa femme.

— Mauvais présage! échangèrent les deux témoins, à voix basse.

Dans les oscillations et les secousses du train qui courait, penché dangereusement sur les rails d'une courbe éperdument hardie, les signatures furent apposées sur un registre; une copie de l'acte fut remise à d'Albremont, une seconde à la mariée; le clergymen saisit et se retira dans un autre compartiment, ainsi que ceux qui avaient servi de témoins.

Zite s'était laissée tomber dans un fauteuil, écarotée sous le poids d'une honte immense; venue elle ne savait d'où, qui s'attachait à elle comme un vêtement de souffre.

Le nègre reparut avec un plateau. — Une tasse de thé, madame! dit-il, en montrant toutes ses dents.

Elle se leva, si grande dans son manteau blanc, si tragique qu'il en fut presque effrayé.

— Unis, dit-elle avec rage, par un prêtre protestant! Et je suis catholique. Je ne suis pas même mariée.

— Mais si! fit d'Albremont qui avait vaguement prévu cette explosion, encore qu'il eût voulu la retarder. Mais si, nous sommes mariés, je suis protestant, moi! C'est un mariage mixte, reconnu par la loi.

C'était un mensonge. Zite se laissa retomber, sans rien voir ni rien entendre.

Le train ralentissait sa marche. Victorien reprit le manteau sombre pour entourer les épaules de celle que désormais il nommerait sa femme.

— Nous arrivons, dit-il; un peu d'énergie, ma bien chère, et nous serons chez nous. Zite pressa la main sur son corsage. Dans sa hâte, l'aurait-elle pas oublié le précieux objet que lui assurait, en quelque endroit du monde que ce fût, l'indépendance et la liberté? L'étoffe de soie cria sous son doigt. Il était là, le papier sauteur. Mariée depuis une minute, elle songeait déjà à fuir son maître...